

Impressions berlinoises

Berlinale 2013

63e édition

7 au 17 février 2013



Page 5

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : <http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :

http://filmrating.ch/fr/verfahren_kino/suche.html?search=

Contenu :

Page 1

Pardé – Closed Curtain, Jafar Panahi, Iran 2013

Page 2 :

Elle s'en va, Emmanuelle Bercot, France 2013 (Distribué en Suisse par Agora)

Page 3 :

Promised Land, Gus Van Sant, USA 2013 (Distribué en Suisse par UPI)

Page 4 :

Gold, Thomas Arslan, Allemagne 2013

Paradies : Hoffnung, Ulrich Seidl, Allemagne, Autriche 2012

Page 5 :

Epizoda u zivotu beraca zeljeza – An Episode in the Life of an Iron Picker, Danis Tanovic, Bosnie et Herzégovine, France, Slovénie 2013

I ♥ Berlin

Le directeur artistique du Festival, Dieter Kosslick, se fait un point d'honneur d'amener à chaque édition des nouveaux venus qui en sont à leur premier ou deuxième film et qui côtoient des cinéastes bien connus. Ainsi, le réalisateur kazakh Emir Baigazin (29 ans) disputait l'Ours d'or à des vétérans tels que Gus Van Sant, Ulrich Seidl, Steven Soderbergh ou autre Bruno Dumont.

Si la Berlinale avait un peu oublié le réalisateur iranien Jafar Panahi en 2012 (alors qu'en 2011, son portrait géant hantait les abords du Festival), elle lui a fait une place de choix cette année : le deuxième « non-film d'auto-mise en scène dans un huis-clos » de Jafar Panahi était en compétition. En 2011, on avait pu voir à Cannes, hors compétition, **In Film Nist - Ceci n'est pas un film**, un long métrage sur l'interdiction de filmer, sur le musellement et l'enfermement, qui avait pu se faire et sortir d'Iran au prix de ruses de Sioux ! Une nouvelle fois, Panahi a bravé la République islamique. Cette fois-ci, c'est au travers de personnages qui incarnent probablement des facettes de sa propre

personne, et qui disparaissent lorsque le réalisateur lui-même apparaît, qu'il filme la frustration et l'interdiction. Ses acteurs sont venus défendre le film à Berlin, courageusement. Leur passeport leur a été confisqué au retour à Téhéran ! Rien n'a changé. Panahi est toujours sous le coup d'une interdiction de travail de 20 ans prononcée en 2010 et ne peut quitter l'Iran. **Pardé - Closed Curtain** a obtenu l'**Ours d'argent du meilleur scénario**.

La rétrospective de cette année, baptisée « **The Weimar Touch** », explorait l'influence du cinéma de la République de Weimar sur le cinéma international après 1933, et sur le rôle éminemment important des réalisateurs de langue allemande qui ont dû prendre le chemin de l'exil dès 1933.

Enfin, parmi les visiteurs de marque, on a pu rencontrer les cinéastes Claude Lanzmann (qui est reparti avec un **Ours d'Or d'honneur**) et Paul Verhoeven, la comédienne Isabella Rossellini, et une revenante : l'actrice Anita Ekberg, la pulpeuse Sylvia de **La Dolce Vita** (1960, Federico Fellini).

Contenu (suite) :

Page 5 :

Dolgaya Schastlivaya Zhizn – A Long and Happy Life, Boris Khlebnikov, Russie 2013

Page 6 :

W imie – In the Name of, Malgorzata Szumowska, Pologne 2012

Page 7 :

Gloria, Sebastian Lelio, Chili, Espagne 2012 (Distribué en Suisse par FilmCoopi)
Uroki Garmonii / Harmony Lessons, Emir Balgazin, Kazakhstan 2013

Page 8 :

Pozitla Copilului - Child's Pose de Calin Peter Netzer, Roumanie 2013

Page 9 :

Before Midnight, Richard Linklater, USA 2013
Night Train to Lisbon, Bille August, Suisse, Allemagne, Portugal 2013
Don Jon's addiction, Joseph Gordon-Levitt, USA 2013
Lovelace, Rop Epstein et Jeffrey Friedman, USA 2013
The Spirit of 1945, Ken Loach, UK 2013
The Look of Love, Michael Winterbottom, UK, USA 2013

Page 10 :

Top of the Lake, Jane Campion et Gérard Lee, Australie, Nouvelle-Zélande 2013
The Croods, Kirk DeMicco et Chris Sanders, USA 2013
Dark Blood, George Sluizer, Pays-Bas 2012.
Les Misérables, Tom Hooper, UK 2012
Ludwig II, Marie Noelle et Peter Sehr, Allemagne 2002

Le grand absent : Jafar Panahi



Tant de films

Il y avait quelque 404 films répartis entre les diverses sections du Festival. Notre moisson 2013 (38 films) se compose au tiers de films de la compétition internationale, les derniers tiers étant consacrés aux autres sections. Pour tout choix de projection, des critères pratiques entrent tout de suite en ligne de compte : le lieu, la taille de la salle, le temps à disposition entre deux projections. Deux films de la compétition sont montrés chaque matin dans le Berlinale Palast, l'accès y est aisé et les projections généralement impeccables : une vaste salle de 1600 places, un écran de 18 sur 8 m), sis à la Marlene-Dietrich Platz 1, le cœur du Festival depuis 2000. À proximité, dans le périmètre de la Potsdamer Platz, se trouvent une trentaine d'écrans répartis sur deux multiplexes, la cinémathèque et d'autres institutions. Si l'on veut voir aisément 4 à 5 films par jour, autant ne pas quitter la Potsdamer Platz. C'est infortuné pour les projections dans d'autres quartiers, cela explique, mais n'excuse sans doute pas certains choix.

COMPÉTITION INTERNATIONALE

J'ai vu 14 des 19 films de la compétition internationale, non, 12 : je me suis endormie dans deux : **Prince Avalanche**, un roadmovie bavard sans queue ni tête, à mon sens, de David Gordon Green, USA 2013. **Le film a néanmoins reçu l'Ours d'Argent, Prix de la meilleure mise en scène !** Et **Nugu-ul Ttaido Anin Haewon – Nobody's Daughter**, une non-narration du Sud-Coréen Hong Sangsoo. Les 12 premières minutes m'ont fait succomber aux charmes de Morphée.

Le jury international était présidé par le réalisateur chinois Wong Kar-Wai dont nous avons pu voir le dernier film **Yi dai zong shi / The Grandmaster**, hors compétition. Durant 130' de plans d'une grande beauté, d'un esthétisme parfaitement maîtrisé (des combats martiaux pratiqués sous la pluie : magnifiques !), dans un style narratif ampoulé et une chronologie éclatée, Wong Kar-Wai met en scène la vie d'Ip Man, grand maître légendaire du **Wing Tsun**, qui fut le mentor de Bruce Lee. Wing Tsun ou Kung Fu, bonnet blanc et blanc bonnet pour moi ! **The Grandmaster** retrace l'histoire de la Chine des années 1930 aux années 1950. Le film est porté par les stars Ziyi Zhang et Tony Leung, aux performances martiales desquels on croit vraiment. On entend à la fin du film le thème musical signé Ennio Morricone pour « **Once upon a Time in America** » (Sergio Leone, USA 1984), c'est dire les références de Wong Kar-Wai ! Pourtant, le masterpiece du grandmaster Wong Kar-Wai m'a laissée assez indifférente, c'était très beau et très touffu. C'est d'ailleurs l'effet que me font la plupart de ses oeuvres ! En plus, je lui en voulais pour ses allures de diva. Un matin sur deux, plus de mille personnes rongeaient leur frein et les projections avaient du retard, parce que le jury n'était pas au complet : il manquait le président Wong Kar-Wai et ses lunettes noires !

Je n'ai pas eu le sentiment d'avoir fait ample moisson de films à recommander à nos collègues et élèves. Quoique Ici et là, je vais signaler en vert ce qui me semblerait possible pour l'une ou l'autre branche d'enseignement.

Elle s'en va,
d'Emmanuelle Bercot



Nemo Schiffman, Emmanuelle Bercot et Catherine Deneuve pendant la conférence de presse



Gus Van Sant, John Krasinski et Matt Damon, pour la conférence de *Promised Land*



Bannière française

Des trois films français en compétition, je n'en ai vu qu'un et ai peut-être choisi le plus faible, avec le roadmovie **Elle s'en va**, d'Emmanuelle Bercot, une admiratrice inconditionnelle de Catherine Deneuve. J'avais envie de voir Madame Deneuve en personne défendre son personnage de Bettie, une sexagénaire sexy, que son amant marié vient de quitter. Bettie vit avec sa vieille mère pas commode, dirige un restaurant déficitaire, s'entend mal avec sa fille. Bref, rien ne va bien dans sa vie. Elle décide un dimanche d'aller acheter des cigarettes, histoire de changer d'air. Mais voilà, tout est fermé. Sa quête de nicotine la mène chez un vieillard qui lui roule une cigarette (scène très drôle, parce qu'il a de grosses pattes maladroites, et ça dure, ça dure, et Bettie n'en peut plus d'attendre !). Puis elle rencontre dans un bistrot de campagne un jeune qui a plus de la moitié de son âge, ils boivent jusqu'à plus soif. Le lendemain, la gueule de bois, Bettie se réveille, dans le lit de l'inconnu. Elle prend la fuite et, à la demande de sa fille, va récupérer son petit-fils qu'elle connaît à peine. Le gamin, une douzaine d'années, suit avec réticence cette vieille, avant de tomber sous son charme. Finalement, dans un cadre campagnard, une famille se reconstitue, et la sexagénaire conquiert le cœur du grand-père paternel de sa fille. Oh la la ! Mme Bercot postule que Mme Deneuve est un parangon de beauté, de charisme et d'intelligence. L'adopter peut aider à apprécier le film ! J'ai préféré l'après-film : par exemple l'élégance un peu hautaine avec laquelle Mme Deneuve a remis en place, en conférence de presse, des « journalistes » qui n'en finissaient pas, dans ce qu'ils croyaient être de l'anglais, l'un d'ergoter sur « l'archéologie féminine » et l'autre sur

l'omniprésence de la cigarette dans le film ! Emmanuelle Bercot a été prise d'un fou rire irrépressible et contagieux !

J'ai fait un grand détour devant le **Camille Claudel 1915** de Bruno Dumont, un cinéaste que je fuis (au grand dam du responsable du site e-media) depuis que j'ai subi, en 2003, la presque totalité de son film **Twenty-nine Palms**. Sachant que le film avait été tourné dans un asile d'aliénés, je redoutais une caméra voyeuriste, idée qui me confortait dans mes préjugés anti-Dumont ! Quant à **La Religieuse** de Guillaume Nicloux, une coproduction franco-germano-belge, je n'ai pas pu l'insérer dans mon programme, mais je me le garde volontiers pour sa sortie helvétique. L'histoire tragique de **Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot**, a déjà été adaptée pour le grand écran par Jacques Rivette en 1967. Je suis curieuse de voir ce qu'en a fait M. Nicloux.

Bannière américaine

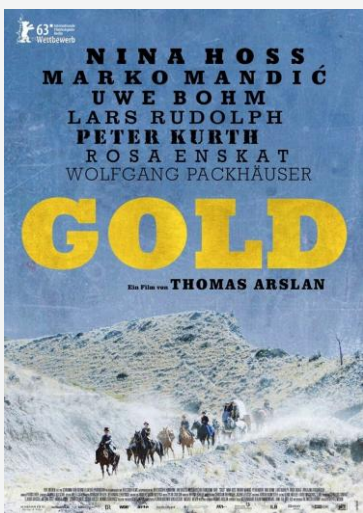
Parmi les 3 films des Etats-Unis, j'ai beaucoup aimé **Promised Land** de Gus Van Sant, un thriller politique qui mêle valeurs familiales, morales, écologiques et politiques. On suit deux représentants d'une entreprise gazière envoyés dans une petite ville pauvre des Etats-Unis pour convaincre les gens de leur vendre le droit de forer dans leurs terres (qui ne leur rapportent plus rien) et exploiter le gaz de schiste. Une habile campagne de manipulation, vérités et mensonges, pour arracher des signatures. Les émissaires de Global (joli nom pour l'industrie gazière) vantent le gain financier, ils négligent de mentionner les risques inhérents à des injections très puissantes de produits chimiques. Le sujet est sérieux, l'intrigue bien menée, le sujet d'une brûlante actualité. Le message est clair, le film joue décemment sur les



Le scénariste Scott Z. Burns de *Side Effects*, et l'acteur Jude Law



Nina Hoss dans *Gold*



violons de l'émotion, et pourrait tout à fait intéresser élèves et professeurs (Géographie, Histoire, Economie). **Promised Land** a obtenu une **Mention spéciale pour une prestation artistique exceptionnelle**.

Autre production américaine, le thriller *Side Effects* de Steven Soderbergh, qui raconte une tortueuse histoire de manipulation boursière et de faux diagnostics médicaux. Avec une excellente Mara Rooney qui arrive à nous faire croire à son personnage complètement dépendant et incontrôlable, suite à la prise d'anti-dépresseurs beaucoup trop violents. C'est un peu ampoulé, mais passionnant.

Prince Avalanche, de David Gordon Green, nous isole sur une route peu fréquentée, au sein d'une région récemment dévastée par le feu, avec deux ouvriers chargés du marquage de la chaussée, durant un interminable été. Ils se confient, se critiquent, se questionnent, se disputent, se battent même. Ils croisent deux personnes qui surgissent aussi mystérieusement qu'elles disparaissent : un camionneur qui les gave d'alcool fort, une vieille femme errante. Pour moi, un film d'un ennui mortel et d'une vacuité totale.

Je ne sais pas si la comédie d'action *The Necessary Death of Charlie Countryman* de Fredrik Bond est une grande perte, car je n'ai pas pu le glisser dans mon programme. Mais cela aurait été sympathique de voir Shia LaBeouf, Evan Rachel Wood, Mads Mikkelsen, Rupert Grint et Til Schweiger dans un même film !

Bannières allemande et autrichienne

Le cinéaste allemand Thomas Arslan présentait *Gold*, un western se déroulant au Canada,

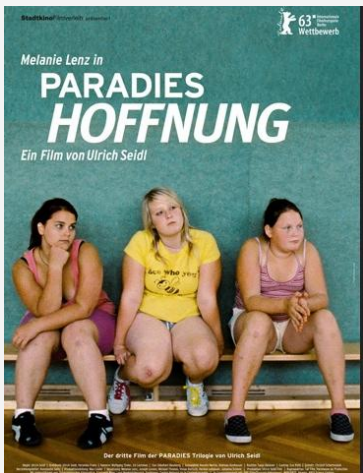
à la fin du XIXe siècle, à l'époque de la « ruée vers l'or du Klondike » (ou « ruée vers l'or de l'Alaska ») qui commença en 1896. Après la découverte de pépites dans la rivière Yukon et dans un de ses affluents, le Klondike, commença la ruée. On estime à près de 100'000 le nombre de personnes qui participèrent à ces expéditions entre 1896 et 1899. La traversée d'immensités sauvages, les conditions climatiques très rigoureuses, le manque de vivres et d'eau, une nature sauvage et hostile, tout cela en découragea plus d'un. Seules 30'000 réussirent à atteindre Dawson City (village de pêcheurs au confluent du Klondike et du Yukon), moins de 4'000 firent fortune. Lors d'un des premiers recensements de Dawson City en 1901, la population n'était plus que de 9'000 âmes. L'écrivain Jack London participa à ce « gold rush ». Ces précisions peuvent être utiles pour mieux comprendre le film.

Arslan présente un groupe de sept immigrants allemands, qui quittent Ashcroft (nord est de Seattle), en 1896, sous la conduite d'un guide qui se dit expérimenté. Ils vont traverser à cheval la Colombie britannique : un périple de près de 2700 km qui devrait durer six à sept semaines. Un couple âgé transporte des vivres pour tous, la seule autre femme, la mystérieuse Emily, suscite a priori intérêt et méfiance. Huit chevaux assurent le transport des participants et de leurs biens. Le convoi va s'amenuiser au fil des semaines, à l'aune des forces déclinantes, de la méconnaissance de la nature sauvage, et de la tension grandissante entre les voyageurs. Les protagonistes ne se parlent guère, ils maintiennent même des barrières sociales entre eux. Ils marchent, chevauchent, ils sont toujours en mouvement, et pourtant ils ne semblent pas progresser. Les forêts n'ont pas



Paradies : Hoffnung, Verena Lehbauer et Melanie Lenz dans le dortoir du Diätcamp.

Visite médicale dans Paradies : Hoffnung



Danis Tanovic entouré de Senada Alimanovic et Nazif Mujic pour Epizoda y zivotu beraca zeijeza



de fin, les montagnes non plus, enfermant ces chercheurs d'or dans des paysages parfois splendides. (Parlé essentiellement en Hochdeutsch, ce film trouverait sa place dans des cours d'allemand, géographie ou histoire). Thèmes rattachables :

Histoire : les différentes phases de l'immigration aux Etats-Unis. Le rôle du 11 septembre sur la politique sécuritaire et migratoire du pays.

Géographie : l'immigration toujours sauvage, et si loin des pépites que tous convoitent.

Dans ce western qui a un arrière-goût d'exode tragique, c'est le personnage féminin qui résistera le plus longtemps. Un western allemand se jouant au Canada est une rareté, et le phénomène de « ruée vers l'or » ne manque pas d'intérêt. Surtout si l'on se souvient que le plus célèbre chercheur d'or au XIXe siècle est l'un de nos compatriotes : le Suisse Johann August Sutter, fondateur de la ville de Sacramento en Californie.

Dernier volet de la trilogie d'Ulrich Seidl, **Paradies : Hoffnung** nous amène dans un autre lieu d'espoir et de rêve : un camp d'amaigrissement ! Dans le premier volet (**Paradies : Liebe**) une sexagénaire, Teresa, allait chercher sur les plages du Kenya un improbable bonheur dans les bras d'un étalon local. Dans le second volet, **Paradies : Glaube**, c'est sa sœur, Annemarie, qui cherchait refuge sous les ailes de la religion. Le troisième volet nous présente Méli, la fille, respectivement nièce, des deux premières, une teenager obèse qui participe à un « Diätcamp » pour adolescents. C'est assez pitoyable de voir les excercices et sessions imposées, les admonestations sévères et humiliantes, et la pitance exécrable des lieux, tout cela

pour une chimère : repartir au bout de quelques semaines en laissant quelques tonnes de graisse derrière soi. Seidl montre les ados dans leurs préoccupations et pulsions d'ados. Des ados comme les autres, avec des envies de sucreries, d'alcool, de sexualité, de rébellion. C'est la société qui les met en marge, eux, entre eux, ne s'ostracisent pas. Relativement sobre et modérément cruel, ce troisième volet fait néanmoins chanter « *If you're happy and you know it, slap your fat* » aux jeunes en surpoids, qui doivent se taper sur les cuisses au mot « slap » !

Bosnie

Le Belgo-Bosniaque Danis Tanovic a présenté **Epizoda u zivotu beraca zeijeza - An Episode in the Life of an Iron Picker**, qui se joue chez les Roms sédentaires de Bosnie. Tanovic, récompensé en 2001 à Hollywood par un Oscar pour **No Man's Land**, a proposé à une famille rom de rejouer devant sa caméra le drame de discrimination qu'ils avaient vécu : la jeune femme, dans des souffrances intolérables à cause d'un embryon mort dans son ventre, a failli mourir, faute d'aide médicale. Le curetage coûte 990 marks, le couple n'a ni assurance ni argent. Ils vont d'hôpital en administration, n'essuyant que des refus. Sans crise de révolte, ces malmenés de la vie persistent, poursuivent leur quête. On a l'impression de revoir l'histoire de Marie et Joseph. Ce n'est qu'en trichant, avec une carte d'assurance empruntée, qu'ils obtiendront enfin l'opération salvatrice. Pas d'explosion de joie non plus, un moment de bonheur : il y a eu suspension du malheur. Cette famille vit dans des conditions effroyables, non loin d'une décharge publique qui est leur seule source de revenus. Le mari (Nazif Mujic) collecte de la ferraille pour vivre. Le film,



Premier et dernier plan de *Dol-gaya schastilvaya zhizn*.
L'acteur Alexander Sergeevich qui joue Sascha



Le prêtre Adam
(Andrzej Chyra) dans
W imie

tourné en décors naturels, a été réalisé en neuf jours avec un budget de 17'000 euros. **Epizoda** narre un calvaire et une conclusion qui en disent long sur la discrimination et l'injustice sociales qui sont le lot des minorités, et pas seulement en Bosnie. Souvenez-vous, la thématique de l'inégalité du système de santé avait été traitée par Tony Scott dans son film **John Q** (USA 2002, avec Denzel Washington). Là, c'est une greffe qu'on refusait à un petit Noir parce que ses parents étaient insuffisamment assurés. (Dans le cadre de l'Education aux citoyennetés, cette thématique est une riche source de réflexion). Le film de Tanovic a reçu trois récompenses à Berlin : l'Ours d'argent (Grand Prix du Jury), l'Ours d'argent du meilleur acteur pour Nazif Mujic et une Mention spéciale du Jury Œcuménique.

Fédération de Russie

Le réalisateur Boris Khlebnikov a présenté *Dolgaya schastilvaya zhizn / A Long and Happy Life*, un conte cruel au titre ironique. La puissante machine administrative de l'Etat dont bien des représentants n'en font qu'à leur tête détruit l'initiative privée et l'individu. Le film débute et s'achève sur un paysage idyllique quelque part près de Murmansk, dans le nord ouest de la Russie : une modeste communauté villageoise sur les bords d'un beau fleuve tranquille. Entre ces deux séquences, les ouvriers agricoles qui exploitent un ancien kolkhoze se regroupent autour de leur jeune gérant, Sascha, un idéaliste venu de la ville, et l'incitent à mener la résistance à l'ordre de fermeture de leur entreprise. Ils sont déficitaires, l'administration est prête à offrir une compensation généreuse à Sascha s'il signe l'arrêt de dissolution. Le jeune homme hésite, pèse le pour et le contre, il a beaucoup à perdre s'il prend le parti de ses hommes.

Mais il franchit le Rubicon, et tout commence à se désagréger autour de lui. Soudain, il perd ses amis, son crédit, et les hommes mêmes qui l'ont poussé à la résistance l'abandonnent un à un. Eux se sont laissés acheter. Héros pas comme les autres, Sascha fait plutôt gamin. Il est petit et n'a rien d'un battant. Agneau sacrificiel, Sascha est détruit par le système en place. Le film est beau, émouvant, et une bonne illustration de ce que sont les révolutions avortées. Majoritairement tourné en décors et lumière naturels, il est pratiquement exempt de musique : sobre et vrai. Le film, qui ne dure que 77', n'a pas eu l'heur d'être distingué par un jury. Quel dommage ! À montrer dans le cadre de cours d'histoire, d'économie, d'éducation aux citoyennetés, et d'éducation aux médias, pour commencer !

Pologne

Autre film qui m'a touchée, *W imie / In the Name of* de la réalisatrice Malgorzata Szumowska (40 ans). Le film relate les aléas de la vie d'un prêtre homosexuel, l'enfer sur terre d'un homme bon qui ne cesse de se fustiger et d'implorer le pardon divin pour ce qu'il est. Adam vient d'être muté à la campagne dans une institution pour adolescents. Partenaire d'études et de jeu des jeunes, il est aussi leur confident et ami. Ewa, la femme de son collègue et mentor, tente de le séduire. Un des jeunes est très attiré par Adam. Lui n'est pas indifférent au jeune homme, mais refoule son désir, assimilant ses sentiments à une maladie. Il sait que sa différence le condamne dans un environnement dont on sent à chaque scène la violence latente. Quand Adam pratique la course et les activités sportives, quand il s'enivre, c'est moins par goût que par besoin de se défouler et d'oublier. Par touches impressionnistes, le film montre l'éclosion de la passion d'Adam



Paulina Garcia, interprète du rôle-titre dans Gloria



Uroki Garmonii



Interrogatoire policier dans l'école, à gauche Timur Aidarbekov, contre le mur Mukhtar Andassov. Et Abzal Ermagambetov qui les soumet à la question.

dans une société qui stigmatise la différence, quelle qu'elle soit, et n'a pas de remède pour la souffrance du protagoniste. Quelques séquences valent le détour : Adam dansant, ivre, avec le portrait de Benoît XVI, Adam et le jeune adolescent hurlant à qui mieux mieux dans un champ de blé, tel un duo de jeunes loups... Andrzej Chyra incarne avec justesse et bravoure le prêtre Adam, mal-aimé, incompris, trahi par son mentor et ami. Et je ne vous révèle pas la pirouette finale du film : à vous de la découvrir. **W imie** a obtenu le **Teddy Award du meilleur film** (jury gay) et le **Prix des lecteurs du magazine « Siegesäule »**.

Chili

La production ibéro-chilienne, **Gloria**, de Sebastian Lelio, est un plaidoyer digne et intense pour le droit de vivre et d'aimer, quel que soit son âge. Et un constat des inévitables craintes et intransigeances qui marquent chacun de nous avec les années. Gloria, attrayante sexagénaire, divorcée, active professionnellement, est une femme moderne. Elle a sa voiture, son appartement (hanté par un horrible chat nu qui appartient aux voisins !) et elle fréquente régulièrement les soirées pour célibataires. Elle y rencontre un homme de presque dix ans son aîné, divorcé lui aussi. Ils se plaisent, tentent de se construire une vie, mais ce vœu se heurte à leurs rapports respectifs au passé. Chacun prétend avoir tourné la page, tous deux se trompent eux-mêmes. Etreintes, flirt, disputes, jalousie de sexagénaires : Gloria prend des coups, les rend, s'écroule et se relève, peut-être mieux armée pour la prochaine fois. La vie n'est pas finie à 60 ans ! *« Ce que montre aussi Gloria, ce sont tous les changements intervenus dans mon pays. On peut survivre à tous les coups et renaître de ses*

« cendres ! » a dit Pauline Garcia lors de la conférence de presse qui a suivi le film. La Berlinale 2013 a fait découvrir plusieurs personnages de femmes mûres et fortes, Gloria était l'une d'elles. **Gloria** a obtenu le **Prix de la Guilde des cinémas allemands d'art et d'essai** et l'**Ours d'Argent, Prix de la meilleure actrice** est allé à Paulina Garcia. **Gloria** a également décroché le **Prix du Jury Œcuménique**.

Kazakhstan

Uroki Garmonil / Harmony Lessons du réalisateur kazakh Emir Baltazin, nous promène pendant une bonne demi-heure : on se demande où veut en venir le film. Premier plan, la vaste étendue verte de la steppe kazakhe que traverse un jeune garçon. Deuxième séquence : c'est l'hiver, ce même garçon, Aslan (13 ans), traque un mouton dans la cour de la ferme, et fait très proprement boucherie avec sa grand-mère. Troisième séquence : visite médicale à l'école. Les élèves sont en uniforme, un groupe de garçons joue un tour pendable à Aslan : il en reste traumatisé, et désormais ostracisé par les autres. Dès lors, le film se déroule essentiellement dans cette école où règne une hiérarchie mafieuse qui pratique avec brutalité le racket. **Harmony Lessons** nous livre force métaphores animales qui reflètent la société : cafards ligotés à une chaise électrique miniature ou suspendus au-dessus d'un lézard affamé, lézards qui s'entredévorent, fourmis consommant un ver de terre, etc. Aslan trouve refuge dans un palais de jeux dont lui a parlé un élève venu de la ville, ostracisé comme lui. Un meurtre a lieu dans l'école, la police vient enquêter, ajoutant ses propres violences à celles existant : les enquêteurs torturent les écoliers, pressés de boucler leur enquête plutôt que de la résoudre. Outre la symbolique des animaux, on



Luminita Gheorghiu (Cornelia)
dans *Pozitia Copilului*



Ethan Hawke et Julie Delpy
dans *Before Midnight*



remarque une abondance de figures géométriques : Aslan porte une amulette triangulaire, il dessine une sorte d'origami avec des carrés et des cercles...

On serait tenté de voir dans ce collègue, où les enseignants regardent ailleurs plutôt que de faire régner ordre et justice, une image de la société kazakhe actuelle chaotique et violente. Avec ses scènes oniriques, parfois hyperréalistes, souvent surréalistes, **Uroki Garmonii** dérange, intrigue et questionne. (Si le film est distribué en Suisse, il pourrait s'insérer dans le cadre de l'histoire, la géographie, l'éducation aux citoyennetés, et l'éducation aux médias !). Il a décroché le **Prix des lecteurs du Berliner Morgenpost**, et le chef opérateur Aziz Zhambadiyav a reçu **l'Ours d'Argent, Prix pour une prestation artistique exceptionnelle**.

Roumanie

C'est dans une société pourrie par la corruption qu'évolue Cornelia, une sexagénaire tyrannique que mari et fils ont fui. La caméra, portée à l'épaule, un peu trop encline au balayage, filme de très près les protagonistes et ne les quitte guère, accentuant ainsi le climat étouffant de leur relation. Lorsque le fils de Cornelia, Barbu, percute et tue, au volant

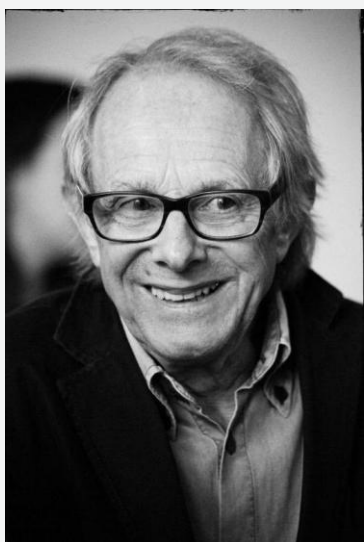
de sa voiture, un garçon de 14 ans, Cornelia met tout en œuvre pour sauver son « bébé » de la prison ! Cornelia appartient à la bourgeoisie aisée, la victime vient des milieux défavorisés. Cornelia va pouvoir jouer de son influence, de son portemonnaie et de ses relations. Sauver son fils, reprendre le contrôle sur sa famille, retrouver une famille ! La tigresse ne suscite chez nous (comme chez « ses » hommes) que rejet, jusqu'à la scène finale où elle se rend chez les parents de la jeune victime, pour lesquels elle a préparé un vibrant discours sur le lien entre parents et enfants. Elle péroré, et peu à peu, elle craque : elle est sincère, et traverse une sorte de catharsis qui la rend soudain très émouvante. Les jurys y ont été sensibles : **Pozitla Copilului - Child's Pose** de Calin Peter Netzer s'est vu décerner **l'Ours d'Or du Meilleur film** et le **Prix du Jury de la FISPRECI (critique internationale)**.

Me voilà ainsi au terme du survol des films en compétition internationale vus à Berlin. Aux dires de certains, il faudrait peut-être rattraper le **Vic et Flo ont vu un Ours**, du Canadien Denis Côté, qui observe la difficile réinsertion sociale d'un couple de lesbiennes. Et **Layla Fourie**, de Pia Marais, un thriller tourné en Afrique du Sud.

La Rétrospective « The Weimar Touch » et ... les mots de la fin

Il y eut une ère de production riche et diverse sous la République de Weimar, entre 1918 et 1933. Il se créa des styles et des genres qui connurent une renommée internationale. Et les créateurs germaniques qui durent prendre l'exil à la montée du nazisme emportèrent avec eux cet héritage. Ceux qui purent rester en Allemagne prolongèrent et firent évoluer le cinéma de Weimar. La rétrospective présentait 31 films, tournés soit en Europe (Hongrie, France, Pays-Bas, Grande-Bretagne, Portugal, etc.), soit aux Etats-Unis, par des émigrants de langue allemande, jusqu'au début des années 1950. Une occasion de revoir de grands classiques (**Casablanca**, Michael Curtiz, USA 1942 ; **Le Corbeau**, Henri-Georges Clouzot, France 1943 ; **Fury**, Fritz Lang, USA 1936 ; **Le Golem**, Julien Duvivier, France, Tchécoslovaquie 1935 ; **Hitler's Madman**, Douglas Sirk, USA 1941 ; **Out of the**

Scarlett Johansson et Joseph Gordon-Levitt dans *Don Jon's addiction*



Le réalisateur Ken Loach

Past, Jacques Tourneur, USA 1947 ; etc.) et d'autres films beaucoup moins connus mais issus, eux aussi, de la même mouvance.

Fazit

La 63e édition fut une édition « mezzo », Pas de découverte extraordinaire, beaucoup de films très honnêtes. Le Festival a décerné à son habitude des gratifications plus politiques qu'artistiques (le prix au réalisateur muselé Panahi, le prix à l'interprète non professionnel rom Nazif Mujic).

Je liste brièvement ci-après quelques films hors compétition que vous pourriez voir prochainement sur nos écrans helvétiques (à tout hasard, j'ai mis mes étoiles, du pire* au meilleur****) :

**Before Midnight*, (USA 2013, Richard Linklater), est le troisième volet d'une « réflexion » sur le couple qui a commencé par *Before Sunrise* (1995), suivi de *Before Sunset* (2004), toujours avec le même duo d'acteurs, Julie Delpy et Ethan Hawke, et Richard Linklater derrière la caméra. Le couple qui s'est formé dans le premier *Before...* en 1995 n'en finit plus depuis lors d'ergoter, discuter, pinailer, chercher la petite bête, chipoter des heures durant sur la vie, l'amour, la jalousie, la famille, le sexe, le désir, j'en passe, et des meilleures ! Si vous avez aimé les premiers, lancez-vous !

**Night train to Lisbon*, (Suisse, Allemagne, Portugal 2013, Bille August), est un euro pudding invraisemblable, artificiel, pénible à voir et entendre, dans lequel la résistance portugaise au régime Salazar parle anglais avec des accents germanique ou français (coproduction oblige). Où Irons enseigne à Berne et lâche ses élèves en plein cours pour tenter de retrouver à Lisbonne une jeune fille au manteau rouge aperçue furtivement. Un fil rouge proche de l'absurde, une réalisation affligeante.

****Don Jon's Addiction* (USA 2013, Joseph Gordon-Levitt) est une première réalisation de Joseph Gordon-Levitt. À la fois derrière et devant la caméra, Gordon-Levitt incarne un jeune obsédé de la pornographie (*porn addict*) qui force sympathie et rires avec son personnage de joli musclé, bon fils, bon copain, qui a peine à nouer une véritable relation dans la vie réelle, parce que son addiction aux films X est trop puissante.

****Lovelace* (USA 2013, Rop Epstein et Jeffrey Friedman) raconte la triste expérience de Linda Lovelace, star du porno grâce au seul *Deep Throat* tourné en 1972 sous la direction de Gérard Damiano. Exploitée par un mari-proxénète, contrainte à la prostitution, battue et séquestrée, Linda Lovelace a fini par échapper au milieu. Elle militera dans les dernières années de sa vie contre la pornographie, et écrira ses confessions-mémoires dans *The Ordeal*, livre dont le film est inspiré.

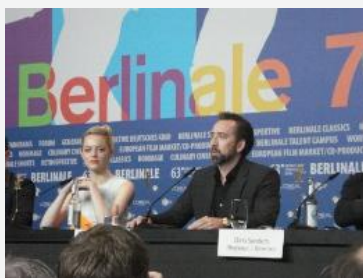
****The Spirit of 1945* (UK 2013, Ken Loach) est un documentaire qui rappelle l'immense espoir et certains excellents acquis de l'après-guerre grâce à la nationalisation de multiples entreprises, dans l'esprit du « British Welfare State » (Etat Providence britannique) : logements sociaux, système de transports, système de santé. Ce qui amène inévitablement à dénoncer la politique de privatisation de l'ère Thatcher. Loach ne pleure pas sur un âge d'or, mais, par la voix des témoins d'époque qu'il a réussi à rassembler, il rappelle que les initiatives (concrétisées par le Premier ministre Clement Attlee et le parti



Affiche de *The Look of Love*



Peter Mullan dans
Top of the Lake



Emma Stone et Nicolas Cage
pour *The Croods*



Le comédien Jonathan Pryce et le
réalisateur George Sluizer à la
Berlinale



Judy Davis, River Phoenix et
Jonathan Pryce, en 1993

travailleuse) de l'après-guerre méritent qu'on s'en souvienne et qu'on en parle.

*** *The Look of Love* (UK 2013, Michael Winterbottom) est porté par le formidable Steve Coogan dans le rôle du Britannique Paul Raymond, le « Roi de Soho », multimillionnaire grâce à l'industrie du sexe. Ce docu-fiction retrace son parcours, sa vie de bon vivant libertin, ses deux mariages, sa relation très forte à sa fille. L'homme a ouvert à Londres le premier club de strip-tease haut de gamme, le « Raymond Revue Bar », et lancé des magazines de soft-porn comme « Men Only », « Escort » ou autre « Mayfair ».

**** *Top of the Lake*, (Australie, Nouvelle-Zélande 2013, Jane Campion et Garth Davis) est une série TV dont six épisodes ont été présentés à Berlin. Un thriller se déroulant à Laketop, une petite agglomération sise entre un lac et des vallons recouverts de forêts, dans le sud de la Nouvelle-Zélande. Une jeune détective (Elisabeth Moss), un baron de la drogue (Peter Mullan), une étrange cheffe de secte (Holly Hunter), et une fillette de 12 ans enceinte que tous recherchent. Au fil de l'enquête et des épisodes, un entrelacs de mensonges, agressions, dépravations, corruptions rivalités et autres délits se tisse, le suspense augmente, le mystère ne cesse de s'épaissir. Fascinant.

**** *The Croods* (USA 2013, Kirk DeMicco et Chris Sanders) est un film d'animation qui se déroule dans la préhistoire, lorsqu'un groupe d'humains commence à trouver les moyens, idées, objets et instruments utiles à leur survie et à leur confort. Ils découvrent que les animaux peuvent s'appivoiser, et la peur de l'inconnu vaincue. Humour, rythme, invention, le film est un véritable feu d'artifice visuel, et ce fut un plaisir d'entendre les personnages s'exprimer par les voix de Nicolas Cage, Ryan Reynolds et Emma Stone entre autres, et de voir ces interprètes ensuite en conférence de presse !

**** *Dark Blood* (Pays-Bas 2012, George Sluizer) nous a permis de revoir le regretté River Phoenix, mort probablement d'une overdose en 1993, à l'âge de 23 ans, en plein tournage de *Dark Blood*. Le réalisateur néerlandais a pu de justesse racheter les bobines existantes, avant qu'elles ne fussent détruites. Il nous présente un montage dont les parties manquantes sont résumées par une voix off. Dans le désert, en territoire indien, non loin de campements abandonnés suite à des tests nucléaires, un couple de touristes (ils viennent de la fabrique de rêves d'Hollywood) se prépare à un week-end en amoureux. Leur luxueuse voiture tombe en panne. Ils sont secourus par un étrange jeune homme (River Phoenix) qui vit seul dans une baraque isolée et se prépare à la fin du monde : il a dressé un autel souterrain envahi par des poupées katchinas qu'il a sculptées. La rencontre entre les touristes et le jeune ermite tournera rapidement à l'affrontement, le jeune ayant jeté son dévolu sur la femme. A la fois thriller et voyage au coeur de la folie, *Dark Blood*, en l'état, a réussi à nous tenir en haleine. Le film devrait être montré en salles dès qu'un litige avec les assurances sera réglé.

***** *Les Misérables* (UK 2012, Tom Hooper), a eu une avant-première en grande pompe au Berlin Stadtpalast, en présence du réalisateur, de Hugh Jackman, d'Anne Hathaway, d'Amanda Seyfried et d'Eddie Redmayne. Des huit adaptations du roman de Victor Hugo que j'ai le plaisir de connaître, j'estime que la version Hooper est la plus impressionnante. Le message social de cette version [adaptée à l'écran du musical écrit et composé par Schönberg, Boublil, Natel et

monté à Paris par Robert Hossein en 1980] est entêtant et très émouvant. Jamais on n'a ressenti si fortement la faiblesse, l'impuissance des soubresauts de révolte contre la tyrannie étouffés avant même d'éclorre (quand on sait qu'il a fallu un siècle après 1789 pour que la Troisième République amorçe de vraies réformes sociales !). Rarement détresse et misère sociales n'ont eu des accents aussi bouleversants qu'ici. Tom Hooper nous livre une oeuvre chantée d'un bout à l'autre par des interprètes admirables : pas de fausses notes, du grand cinéma.

***** **Ludwig II**, dirigé par Marie Noëlle et Peter Sehr, dans lequel on a pu découvrir l'excellent jeune interprète allemand Sabin Tambrea. Haute silhouette fine, Tambrea évoque admirablement le monarque de haute taille (1,90 m) au visage angélique. Le jeune Louis II, souverain tout droit sorti d'un conte de fées, rêve d'un monde meilleur, où musique et arts en général rendraient les hommes meilleurs. Il est prêt à supprimer l'armée et à vider les caisses de l'état pour faire de la Bavière une monarchie idéale. Il vénère Richard Wagner qu'il fait venir à sa cour. Au cours des décennies, le jeune elfe s'empâte, s'isole, sombre peu à peu dans une forme d'aliénation mentale, tout en poursuivant la construction de ses châteaux en Bavière, compensant sa solitude par des orgies de sucreries. Le film suit le parcours du souverain Louis II (1845-1886) de son couronnement en 1864 jusqu'à sa mort. L'acteur Sébastien Schipper, plutôt corpulent, joue le Ludwig des dernières années, la figure de mode devenue obèse. Je ne remets pas en jeu mon admiration immense pour le Ludwig II de Luchino Visconti (1972), mais ce dernier me semble avoir également d'énormes qualités. (**Cours d'histoire, d'allemand : attention, il dure 2h10**).



Louis II de Bavière et son interprète à l'écran : Sabin Tambrea

Berlin ist eine Reise wert ! N'importe quand dans l'année, Berlin a beaucoup à offrir, pour tous les goûts, et pendant le Festival, l'éventail grandit encore. Avril au Portugal, mais février à Berlin !!!

Pour en savoir plus :

Le site de la Berlinale :

<http://www.berlinale.de/en/HomePage.html>

Le plus grand fichier international de données de cinéma imdb :

<http://www.imdb.com>

Un site américain pour les données factuelles :

<http://www.hollywoodreporter.com>

LE site français pour les données factuelles :

<http://www.allocine.fr>

Un site allemand pour la critique de cinéma :

<http://www.critic.de>



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, février 2013